

Les vies multiples de la barricade Saint-Merry

Mais tout d'abord, de quoi sommes-nous donc précisément en train de parler ? Quel est cet événement, au cœur du roman de Blouet et d'autres de bien autre valeur, *Les Misérables* en premier, qui a fait couler autant d'encre ? Et peut-on, après tout ce qu'on vient de lire et de dire à son sujet, croire honnêtement le connaître ? On n'arrive même pas à s'entendre sur la graphie du nom. S'agit-il du cloître Saint-Méry ? Ou du cloître Saint Merry ? Ou encore du cloître Saint-Merri ? Sans parler de « S^r Mery » tout court comme l'écrit Jeanne¹ ? Est-ce bien le même lieu, géographiquement parlant, ce lacs de rues démolies depuis, de barricades dont le nombre même, la dimension, l'emplacement, sont sujets à caution ? Sans même commencer de discuter de ce qui a pu réellement s'y passer, selon les impressions des participants, des témoins, des chroniqueurs, de ceux qui y ont joué un rôle et de ceux qui disent en avoir eu un. Et pourtant, comme le dit Th. Bouchet :

On pensait tout savoir ou presque sur les 5 et 6 juin 1832. [...] Cartons d'archives ou registres de la police, de l'armée, de la justice, des hôpitaux ou de la morgue, rapports préfectoraux, correspondance diplomatique, articles et images parus par centaines dans la presse, récits de témoins, d'hommes politiques, d'historiens, souvenirs, mémoires, poèmes, page de romans [...]. (Jeanne, p. 7)

Avec les romans, comme d'habitude, en dernière place après les sources fiables et vérifiables, selon la hiérarchie traditionnellement acceptée, non sans quelque raison. En tout cas, l'Histoire des manuels, qui n'a pas l'habitude de s'encombrer de nuances, ne nourrit guère de doutes sur le sujet. Il y eut bien un enterrement, celui du général Lamarque, personnage

1. Ce nom à l'orthographe variable est l'« abréviation populaire de Médard, le saint paroissial de la cité » (Capefigue, M., *L'Europe depuis l'avènement du roi Louis-Philippe*, Tome VI, Paris, Au comptoir des imprimeurs réunis, 1845, p. 216).

officiel, ayant laissé des traces bien réelles, et pas des moindres, dans les chroniques de son temps. Et cet enterrement, ce convoi funèbre, imposant, composé de tant de groupes différents, chacun poussé par son idéal, son rêve, ses aspirations, son idée fixe, fut suivi de désordres importants. Ces troubles durèrent deux jours, au bout desquels l'ordre fut rétabli, non sans difficulté ni sans effusion de sang. Et le calme revint. Ou du moins, il revint pour seize ans. Après quoi, petit à petit et de diverses manières, sur des tons différents et dans des buts également variés commencèrent à paraître des comptes rendus dont au fond la tâche se voulait unique : restituer à la conscience de la communauté un moment jugé important, significatif, de l'histoire récente. Un moment que les bouleversements politiques, la succession frénétique des régimes, la confusion idéologique, les agendas variés et opposés des groupes et des intérêts en présence avaient fini par effacer de la mémoire partagée de l'époque, avaient confiné dans les limites contraignantes du souvenir partial, propriété d'une minorité militante réduite au silence, de vétérans, dans le meilleur des cas d'inspireurs souterrains d'avenirs hypothétiques.

Le roman apporte sa contribution à ce moment-là, de cette manière bien particulière qui est la sienne, en empruntant ses chemins de traverse à lui. Or, on sait bien que « [l]e document littéraire n'est pas nécessairement un document d'histoire et ne peut être versé tel quel dans un dossier d'histoire, et surtout le commentaire littéraire n'est pas à même d'apporter une preuve concernant l'authenticité d'un témoignage² ». Que peut-on donc faire face à un roman ? Si on est historien (mâtiné de sociologue), la réponse est claire : il s'agit d'étudier « la contrainte exercée par les faits sur la description. Non pas la description voulue et consciente, mais bien la description subie : non le livre que [l'écrivain] a voulu écrire, mais le livre qu'il a été obligé d'écrire³ ».

N'étant pas historien, nous intéressant en premier lieu à ce roman auquel tout le monde, Proudhon tout d'abord (qui en publie pourtant),

2. L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1978, p. 168 (nouvelle édition : Perrin, 2002).

3. *Ibid.* Rappelons aussi que depuis les positions critiques ont pu quelque peu évoluer et se nuancer, et que Dominique Kalifa, par exemple, rappelle qu'on peut « envisager le texte populaire comme un matériau et une source, propres à dire l'Histoire, notamment celle de l'imaginaire et des représentations sociales [...] ». (Kalifa, Dominique, « De l'histoire, du roman et du peuple », dans *Tapis-Franc, revue du roman populaire*, n° 8, 1997, « Histoire et roman populaire », p. 5-17.

réserve la dernière place, nous pouvons nous sentir en droit de suivre la recommandation de Louis Chevalier — dont les preuves ont été abondamment faites — mais aussi de le faire pour une fois parfaitement à rebours. Il s'agira donc bien, effectivement, de se pencher sur les rapports entre les faits et leur description, mais en s'intéressant à l'effet que celle-ci peut avoir sur leur perception.

Qu'est-ce qui dans l'histoire — et dans cette histoire en particulier — opère naturellement une transition vers le roman, et quels sont les résultats de cette migration sur le sens que le lecteur va tenter (quoi que l'on en dise) de plaquer en retour sur l'événement inspirateur ?

Victor Hugo avait les idées claires là-dessus :

Les faits qui vont être racontés appartiennent à cette réalité dramatique et vivante que l'historien néglige quelquefois, faute de temps et d'espace. Là pourtant, nous y insistons, là est la vie et la palpitation, le frémissement humain. Les petits détails, nous croyons l'avoir dit, sont, pour ainsi parler, le feuillage des grands événements et se perdent dans les lointains de l'histoire⁴.

Dumas, qui partageait en grande partie la démarche de son collègue, sans avoir pour autant la même inclination pour les envolées rhétoriques et les digressions kilométriques, estimait également que l'important réside dans le détail, et était surtout sensible à son efficacité, affirmant : « Il est des explications qui sont toujours comprises, moins par le fond souvent que par les détails⁵ ». Mais il n'imputait pas nécessairement à la catégorie des historiens (ou du moins, pas à tous ses représentants) la même indifférence par rapport à cet élément essentiel de toute narration. Dans le compte rendu qu'il donne dans ses *Mémoires* de l'insurrection de 1832, voulant narrer une rencontre entre le roi, Odilon Barrot, Laffitte et Arago, il félicite même Louis Blanc, qui, dans son *Histoire de dix ans*⁶,

4. Hugo, p. 916. Et encore : « Voilà, pêle-mêle, ce qui surnage confusément de l'année 1817, oubliée aujourd'hui. L'histoire néglige presque toutes ces particularités, et ne peut faire autrement ; l'infini l'envahirait. Pourtant ces détails, qu'on appelle à tort petits — il n'y a ni petits faits dans l'humanité, ni petites feuilles dans la végétation — sont utiles. C'est de la physionomie des années que se compose la figure des siècles » (Hugo, p. 129).

5. A. Dumas, *Olympe de Clèves*, Gallimard, Paris, 2000, p. 209.

6. L. Blanc, *Histoire de dix ans : 1830-1840*, Paris, Jeanmairie, 1882. Sur cet historien, on lira l'article de L. A. Loubère, "Louis Blanc's Philosophy of History" (*Journal of the History of Ideas*, vol. 17, n° 1 [Jan., 1956], p. 70-88), qui estime que « pour lui, l'histoire était éducative dans un sens beaucoup plus utilitaire que ce que peut accepter un savant